

## Pour un journal collectif des expériences quotidiennes en des temps tumultueux



(Peinture originale, Copyright Caroline Antoniadis)

Des petites expériences simples et sans prétention comme nous en vivons à certains moments, (je suppose) ou comme d'autres en vivent en des temps de colère ou d'espoir, des expériences entremêlées dans nos routines, dans nos trajets entre nos maisons et notre travail, en prenant l'ascenseur ou les escaliers, au guichet de la banque ou dans la queue du supermarché, dans les salles d'attente des institutions médicales ou administratives, dans les silences des bibliothèques ou des églises ... Ces expériences constituent des traces vivantes de la vie de tout un chacun et témoignent de notre rapport aux autres et de nos émotions envers eux, des expériences qui sont racontées souvent pendant les repas de famille ou les réunions entre amis-es mais qui n'ont plus de place, pas de temps, peu d'écoute dans les milieux du travail, ou dans les rencontres sérieuses des colloques scientifiques ou même dans les assemblées et piquets de grèves où ce sont souvent les grandes déclarations politiques avec des mots préconstruits et plus ou moins attendus qui peuplent les différentes interventions. Les récits des expériences quotidiennes ne semblent pas avoir droit de cités dans ces espaces de parole. Ils sont considérés comme de simples « anecdotes » et donc réduits à des non-événements, à des histoires dépourvues de force explicative, dénuées de sens politique, des récits sans importance qui ne serviraient qu'à amuser ou remplir les silences d'une rencontre inattendue...

Nous savons pourtant que les sens de nos vies et de nos actes individuels et collectifs ne naissent pas uniquement dans les grands événements qui marquent nos cycles de vies ou notre histoire collective mais aussi et particulièrement dans ces scènes quotidiennes, apparemment accessoires et de l'ordre de l'impondérable. Ces sens restent latents ou silencieux - à l'instar des rêves ou des souvenirs refoulés dans notre inconscient - en attente d'être explorés ou interrogés - afin de nous éclairer sur ce qui constitue une grande partie de

notre présence au monde. Cette exploration ne peut se faire si ces scènes initiales pleines de sens ne sont préalablement narrables et narrées pour soi et pour d'autres.

Lundi dernier, la grève du métro, malgré les annonces de sa levée, continuait déterminée dans la ligne 13. Lorsque je suis arrivée à la maison j'ai raconté à mon fils et à mon mari mon retour rocambolesque de la faculté, particulièrement le trajet final qui inclut la correspondance à Saint Lazare entre la ligne 14 et la 13. Ils se sont bien amusés en m'écoutant et à leur tour m'ont raconté leurs histoires des jours passés. J'ai appris beaucoup de leurs vies et de leurs fragments du monde que je n'ai pas encore traversé.

Mon récit oral est resté en résonance et je savais que progressivement j'allais l'oublier. Très tard dans la nuit je me suis mise à écrire les souvenirs de ce retour par la ligne 13. Cette écriture a suivi le rythme, la spontanéité, les dires du récit oral. Ce n'était qu'un petit compte rendu d'une expérience quotidienne mais qui m'avait touchée et donc nécessairement appris des choses de la vie. Son oralité écrite avait besoin de l'écoute et surtout il avait besoin des lecteurs-lectrices non seulement pour qu'ils-elles prêtent l'oreille et leurs yeux mais pour qu'ils-elles à leur tour racontent leurs propres expériences et par cet échange multiplient les sens de notre présence au monde. Alors je l'ai écrit en m'adressant aux étudiants-es du Master auxquels-elles j'enseigne à Paris Diderot. Je le leur ai envoyé.

Aujourd'hui je m'adresse à vous toutes et tous pour vous inviter à écrire une sorte de journal collectif où on partagerait les expériences quotidiennes de ces temps tumultueux, expériences que nous risquons, en raison de leur caractère éphémère, de perdre dans l'oubli pour toujours, malgré le trop plein de sens en elles contenues.

Claudia Girola

## Sur la ligne 13 : lundi 20 janvier 2020

Ci-dessous je vous transcris mon récit du retour par la Ligne 13 le lundi 20 janvier 2020.



(Copyright Léonardo Antoniadis)

Chères étudiantes et chers étudiants,

Voilà, ici vous avez une survivante après une expérience que j'ai vécue aujourd'hui et qui restera gravée pour toujours dans ma mémoire sociale et individuelle. C'est arrivé à mon retour de la fac aujourd'hui et pendant la correspondance à Saint Lazare et mon trajet dans la ligne 13. Comme vous imaginez, après presque 30 ans de prendre cette ligne, je suis habituée à elle ainsi qu'à la subir. A chaque fois que je peux l'éviter je le fais, mais je reviens toujours à elle comme à des amours impossibles. Mais aujourd'hui ça été spécial. J'ai du laisser passer quatre métros. En attendant, les queues devenaient incommensurables et apothéotiques<sup>1</sup>. Les gens épuisés en rentrant du travail (c'est une ligne de travailleur-euses surtout) râlaient contre celui qui était à côté, contre la ligne 13 (c'est normal) contre Macron ("*qu'il vient prendre ce métro et après on en parle*" a dit un homme courbé déjà âgé), contre le monde entier, mais rares sont ceux-elles qui ont fait allusion contre la grève. Un homme a dit, "*nous qui prenons le Metro nous assumons, on sait ce qui se passe, c'est la grève et on y va*". Une femme a réagi en disant qu'elle préférait les bouchons "*au moins on est assis dans la voiture et on écoute la radio*", « *Eh oui-*, a dit un type à côté- *mais deux heures dans un bouchon quand même, mais bon, s'il le faut, il le faut !*". Et les métros se succédaient et on

---

<sup>1</sup>Ce mot n'existe pas. Il vient de l'espagnol, mais j'ai du mal à y renoncer. Je remercie votre compréhension.

n'arrivait pas à monter. "*Merci de se placer tout au long du quai*" vociférait l'employé qui est posté à coté des portes pour permettre que les gens puissent descendre. Plus il insistait, plus on désobéissait en se serrant contre les portes pour nous assurer d'enfin pouvoir monter. Dès qu'arrivait un métro, c'était la guerre. D'échec en échec et demandant la priorité et en montrant ma canne j'ai pensé pouvoir monter plus facilement : "tu parles", priorité !? On était entre l'égalitarisme total ou sa négation définitive - je n'en sais rien, en tout cas, pas de place aux différences, pas des privilèges - ou dans une logique malthusienne à mort : le plus apte montera dans le métro et survivra et deviendra supérieur.

Entre temps s'établissait une sorte de sympathie entre ceux-elles qui n'arrivaient pas à monter : on se racontait la vie "de ceux-elles qui sont amenés à prendre la ligne 13". Des anecdotes, des souvenirs jaillissaient et étaient échangés. Une sociabilité et une petite communauté d'expérience s'installaient. Enfin, quand j'ai cru que j'allais m'effondrer, tellement forte était ma fatigue, le métro de la dernière chance est arrivé. J'ai été propulsée comme un paquet contre un homme qui ne savait pas où mettre ses mains tout en essayant de les placer convenablement afin de ne pas être accusé d'attouchement. "*Ça va Madame ?*" m'a dit gêné mais en m'accueillant. La dame derrière moi a commencé à crier qu'elle ne supportait pas le corps à corps contre les hommes. Tout le monde a ri. Un jeune lui a dit "*et ben, ici vous êtes mal barré madame*". Elle n'a pas résisté et finalement elle a ri aussi. Nous avons tous-toutes ri.

La porte s'est bloquée. A chaque arrêt, les hommes qui étaient à coté étaient obligés de forcer la porte jusqu'à l'ouvrir. Geste aimable et courageux. Ils étaient comme des héros. Il n'y avait pas le moindre petit espace pour bouger. Ceux-elles qui tentaient de descendre s'annonçaient de loin et nous qui étions proches de la porte on priait qu'il n'y ait plus personne pour descendre. "*Restez, restez, c'est pas mal d'être ensemble*" a dit une petite femme de chevelure imposante. On riait tous-toutes complices. La proximité de nos corps nous obligeait à échanger, à parler, à briser le silence de l'anonymat urbain et éviter ainsi que les corps proches à l'excès se fassent trop sentir.

A chaque fois que quelqu'un descendait, il nous souhaitait du courage. Il y a eu même ceux et celles qui saluaient : "*à demain*", "*à bientôt*", "*merci pour le bon moment*", "*ravi de vous avoir connu*".

Enfin, je suis arrivée à Guy Moquet. Les deux hommes à côté de la porte l'ont forcé encore une fois pour qu'elle s'ouvre. "*Passez Madame* ». J'ai eu presque de la peine de les quitter. On s'était bien amusés après avoir râlé ensemble aussi.

Cette expérience partagée m'a permis d'approcher probablement à ce 62%, aujourd'hui 55 % qui soutient la grève et d'avoir un petit échantillon sensible de quoi est fait aussi ce soutien.

On est d'accord, ça n'a pas été tous les jours comme ça, mais aujourd'hui... oui. (lundi, 20 janvier 2020-). Claudia Girola.